

boulevard Richard-Lenoir, a été ramassé à moitié mort de froid et de faim.

Et quand on l'a fait revenir à lui, quand il s'est retrouvé là, près d'un bon feu, devant un bon repas, lui aussi, au lieu de se rejouir, répondait tristement :

— Bah ! il valait mieux me laisser ; j'espérais que c'était fini.

LA REINE DE NAPLES

On a répandu, pendant les premiers jours de novembre, le bruit de la mort de la reine de Naples. Bien des gens ont appris ainsi que la reine de Naples vivait encore. Plus qu'aucune reine de ce siècle elle a, pendant toute une année, retenu et comme passionné la Renommée. Aujourd'hui, la reine Marie-Sophie cherche, pour ne plus être vue par le monde qui l'a tant admirée—les ombres les plus noires de la nuit de l'exil. Elle vit souvent à Paris, au milieu de nous. Elle habite avec le roi, son mari, un appartement du deuxième étage de l'hôtel Vouillemont. Beaucoup de mes lectrices se sont agenouillées à côté d'elle, dans l'église de la Madeleine. Beaucoup de lecteurs l'ont rencontrée. Ils se sont détournés pour voir la grâce superbe de cette inconnue.

**

Maximilien-Joseph, duc en Bavière, avait donné une éducation pleine d'air et de soleil à ses filles, dont trois sont aujourd'hui la reine de Naples, l'impératrice d'Autriche et la duchesse d'Alençon. Le lazzarone, dont l'esprit est toujours un peu délivré, devint fou d'enthousiasme, quand il vit passer à cheval dans les rues de Naples la jeune épouse de son roi François II—Franceschiello, comme il l'appelle encore. Trois ans après, le trône des Bourbons de Naples était submergé par l'irrésistible crue révolutionnaire. L'histoire de la chute de François II est assurément l'épopée des trahisons. Un jour, j'ai rencontré sur la route, Libori Romano, le premier ministre de François II. Nous nous sommes croisés rapidement et à peine vus, comme dans deux trains qui passent. Cette rare figure de traître restera toujours dans mon esprit. Je ne lui aurais pas confié ma petite sacoche de voyage—le Roi lui avait confié le royaume et la royauté ! Je sais que, maintenant, en politique, il n'y a plus ni crime ni délit. Il n'y a que des vainqueurs et des vaincus. Je constate cependant à l'honneur de mon temps, qu'aucun parti politique n'a défendu contre le mépris des autres la conduite de Libori Romano. François avait confié à Libori le soin de sauver la fortune privée des Bourbons de Naples—cinquante millions. On accuse le jeune roi d'avoir songé surtout à sauver lui-même et à embarquer—les quatre chevaux favoris de la reine. C'est un reproche que l'histoire ne fera peut-être pas. L'histoire—la sévère, a ses heures d'attendrissement. On dirait alors qu'elle est amme !

**

Le roi s'enferme à Gaète. Il est enfin loin de ses trahisseurs. Il retrouve toute son énergie royale. Je ne ferai qu'indiquer la vie de la reine. Je n'aime point à redire ce que tout le monde sait. Cette reine de 50 ans entre vivante dans la légende. Son palais royal est une caserne, dont on voit encore les restes à Gaète. Trois étages fenêtres grillées s'ouvrent sur la mer. Deux autres donnent sur une petite île. Non loin est une petite auberge, visitée aujourd'hui par les touristes. Bientôt la reine voit partir la flotte française, qui était venue pour la protéger. La flotte décroît lentement à horizon—comme un dernier espoir qui évanouit !

Alors la reine fut le héros qu'on sait. Son âme de femme devint comme la clef à toute de cette citadelle ébranlée. Sa silhouette de reine se détachera à jamais sur ces feux de guerre. Telle dans la baie de St-Denis, une radieuse figure

de reine se détache sur l'or éclatant d'un vitrail !

**

Pie IX donna au jeune couple royal une hospitalité—digne de qui la donnait et de qui la recevait. La reine trouva à Rome beaucoup de ses fidèles et de nouveaux enthousiastes. Elle se sentait encore reine. Son mari commençait trop tard, on le voit !—son apprentissage de roi. Son esprit entreprenait dans l'exil cette marche ascendante qui l'a mené aux plus calmes hauteurs. J'ai entendu le roi aveugle, Georges de Hanovre, qui, mieux que personne, connaissait François II, dire avec ce ton lent et grave qu'il avait : "Le roi de Naples est devenu l'esprit royal le plus complet." Le roi et la reine assistaient à toutes les grandes fonctions pontificales. Le sublime tombeau, qui s'appelle la basilique de Saint-Pierre, voyait presque pour la première fois, et certes pour la dernière, une jeune figure de femme, à côté de ces vieillards rouges et de ce vieillard blanc !

**

En fermant les yeux, je la vois passer à cheval dans les rues de Rome. Elle a ce voile bleu, si connu, dont elle s'enveloppe la tête. L'impératrice d'Autriche, sa sœur, a ce même goût pour le voile bleu. Elle le porte de la même façon ! Le cheval de la reine est noir. Il est de race napolitaine. L'encolure est droite et trapue. Le chapeau de la reine est un feutre, à larges bords. Je la revois dans sa voiture. Les cocardes de la livrée sont "bleu et rouge." Elle est assise à côté de sa jeune sœur, presque blonde. Deux enfants, les frères du roi, sont sur le siège de devant. Tout ce jeune monde a des petits chapeaux de marin. Je la croyais encore heureuse. Je ne l'avais pas regardée assez longtemps.

Un de mes amis me raconte que la reine l'envoya en mission politique secrète. A son retour, elle le questionna. Elle déchirait son mouchoir avec les dents en pleurant !

On peut dire d'elle ce qu'on a dit de Marie-Antoinette : "Elle a lutté tant qu'il y a eu parmi ses amis une arme qui ne fut pas brisée !"

**

Cependant, à qui la regardait bien, quand la reine ne se sentait pas vue, un nuage de mélancolie apparaissait. Ce nuage devait bientôt grandir et couvrir son jeune visage. Elle a éprouvé toutes les souffrances d'une mère—et elle l'a été à peine ! Sa petite fille mourut. On parla alors d'empoisonnement. Je ne constate ce bruit que pour établir avec quelle anxiété la reine suivait les progrès de la maladie de son enfant. Elle s'imaginait que la Révolution voulait la lui prendre dans ses bras. Quand la dernière heure s'approcha, le roi et la reine prirent l'enfant. La petite avait sa tête sur les genoux de la reine et les pieds sur les genoux du roi. Ils regardaient, en pleurant, l'agonie ! Ils voyaient—comme me le dit une femme des plus intelligentes, qui était un témoin de cette scène—ils voyaient leur enfant devenir peu à peu un ange ; *Farsi un angelo !*

L'enfant est morte. La reine se lève. Elle la tient dans ses bras. Elle marche autour de la chambre—comme une mère qui veut endormir la petite ! Enfin elle s'agenouille près du cercueil aux fleurs de lys d'or et doublé de satin blanc. Elle couche l'enfant avec soin—comme fait une mère, pour que l'enfant ait une bonne nuit !

Les amis très-intimes de la reine racontent que plus tard la douleur dessécha ses yeux. Les larmes devenaient un soulagement... On avait le soin, pieux et cruel à la fois de prononcer le nom de sa fille. Alors les larmes venaient !

**

Après Mentana, la reine soigna les blessés de l'armée pontificale. Un jour, elle se trouvait auprès du baron de Castella, commandant des carabiniers suisses. Il était blessé. Son chien, blessé aussi, était couché sur une paillasse. La reine caressa longtemps le chien et s'occupa de ce qu'on faisait pour lui. C'est que

la reine a toujours eu une vraie passion pour les chevaux et pour les chiens. Un de ses derniers chagrins a été la mort de sa chienne Juno, sa compagne inseparable. Juno était magnifique—et de la race des lévriers danois. Juno est morte—elle aussi ! Elle n'avait jamais trahi sa maîtresse ! Si Liborio et Juno n'avaient à eux deux qu'une âme, je sais chez lequel des deux était cette âme :

**

Tout ce qui est lumineux est entouré d'un brouillard. La reine de Naples, comme toutes les grandes reines, fut entourée de calomnies. Elle allait droit devant elle sans s'occuper de ce qui l'environnait. En la voyant passer, on comprenait qu'elle n'avait pas ce privilège de la femme : elle ne voyait pas de côté ! La reine partagea la fortune de Pie IX et de la France. Le féroce Destin avait suivi ses traces jusque dans Saint-Pierre de Rome ! Les événements s'élancèrent sur elle comme une meute !

Alors elle disparut pour toujours dans une nuit volontaire. Elle a un cottage près de Londres, son château de Kreuth, en Autriche. Mais Paris attira le roi et la reine. Paris a cet attrait irrésistible pour les rois en exil. Ce peuple bizarre qui nous entoure—semble regretter dans la royauté, seulement les rois ! Il aime surtout les reines. Il a toujours adoré les grandes et charmantes mestres—même celles qu'il a chassées ou guillotinées ! Il a pour les royaux exilés une curiosité respectueuse. Mais le peuple de Paris n'a jamais reconnu dans la rue le roi et la reine de Naples.

**

Le roi et la reine demeurent aujourd'hui, quand ils sont à Paris—à l'hôtel Vouillemont, rue Boissy-d'Anglas. Si vous demandez à voir la reine, le concierge de l'hôtel répond : "la reine ne reçoit pas." En effet, la reine ne voit que quelques intimes, entre autres la fille du roi Georges de Hanovre, la princesse Frédérique. Si on a une audience du roi, on monte un escalier de bois verrouillé. Ce ne sont point là les grands escaliers de marbre des palais de Piazza Castello, à Naples, et de Caserte ! Un vieux domestique vous reçoit. La maison se compose d'un secrétaire pour le roi, de deux femmes de chambre pour la reine, d'un maître d'hôtel et du vieux valet de chambre, et d'un valet de pied. La voiture est louée au mois. Le vieux domestique vous questionne en français—mais il faut savoir l'italien pour comprendre ce français !

Voici un petit corridor sombre. A droite est une petite pièce, meublée seulement d'un canapé et de quelques chaises. Cette pièce communique avec le salon et le cabinet du roi. Tout a cet aspect banal et morne d'une chambre de vieil hôtel meublé. Des photographies de famille sont sur la cheminée et les tables. Elles sont entourées de leur cadre doré. On remarque une photographie de Pie IX. A l'autre côté du corridor est la chambre de la reine.

C'est là, après Saint-Mandé, que vivent le roi et la reine de Naples. Il fallait raconter discrètement ces choses.—L'intérieur de ces grandes infortunes produit l'effet d'un vaste édifice désert où l'on entre. Instinctivement on parle bas !

**

J'ai regardé longtemps la reine. Ce n'est plus la femme charmante que j'ai vue à Rome—c'est toujours la femme charmante. Elle est toujours l'imposante et l'attrayante de jadis. La beauté irrégulière de son visage n'a plus cette expression quasi-française d'autrefois, la beauté est devenue plus saisissante. J'allais dire plus poignante !

La reine a maigri—mais la souplesse gracieuse de sa taille élevée est toujours admirable. Les hommes lui ont donné sa couronne—la nature lui a laissé sa majesté imposante. Marie-Sophie, âgée aujourd'hui de trente-huit ans, a toujours son diadème de cheveux. Elle les a touffus, longs, lourds, vivants. Elle les porte toujours tressés. Ils ont ce ton que les An-

glais appellent *auburn*. C'est un brun avec des lueurs d'un fauve particulier. Jamais reine n'a eu plus royale chevelure.

Elle demandait un jour, au coiffeur parisien, combien il achèterait ses cheveux. "Mille francs." Et la reine raconta en riant au roi qu'elle avait mille francs, etc., etc. Ce fut un des rares enfantillages de la reine exilée !

**

La reine vit dans le passé. Toutes les gaités de sa vingtaine d'années royale ont été brisées par tant d'événements ! Telles sont les fleurs après la procession—piétinées par la foule !

Ses yeux ont gardé leur incomparable beauté. Ce sont de grands yeux bruns avec des reflets méditerranéens. Ils ont parfois une étonnante intensité d'éclat. Ils ont toujours une lueur mystérieuse. Ils rappellent ces vitraux d'église, pendant la nuit, qui après une grande fête du soir, semblent conserver quelque temps le reflet des feux sacrés !

**

Un soir—il n'y a pas longtemps de cela—j'ai reconnu, dans la rue de Bourgogne, le roi et la reine de Naples. Le roi donnait le bras à la reine. Je les ai suivis d'un peu loin. La silhouette svelte et élégante de la reine se dessinait sur le mur de la Chambre des députés—avec des traits d'ombre ! L'idée me vint alors de retenir cette silhouette sur mon papier !

Le roi et la reine traversèrent presque diagonalement la place de la Concorde. Il me sembla que la reine montra au roi la place où Marie-Antoinette mourut. C'était, dira-t-on, une vaine supposition de mon esprit. Mais on sait que la reine a eu, comme toutes les reines destinées à beaucoup souffrir, une sorte d'adoration pour Marie-Antoinette. L'impératrice Charlotte disait, étant jeune fille, au prince de La Tour d'Auvergne, qui lui parlait de Marie-Antoinette : "Ah ! être reine de France comme Marie-Antoinette et mourir comme elle... combien de princesses accepteraient ce marché !"

Au coin du Garde-Meuble, le couple royal s'arrêta. Un petit tas d'enfants italiens dormait sous les arcades. Le roi leur parla. Les petits artistes, couchés avec leurs violons, se réveillèrent à cet écho du pays natal ! Le roi jeta une pièce d'argent. François II et Marie-Sophie entrèrent bientôt à l'hôtel Vouillemont. Notre époque sceptique qui court effarée je ne sais où—devrait s'arrêter un moment devant cette femme et cette homme, clients d'Eschynle et de Shakespeare ! Mais non—elle ne se détournera pas. Jadis notre vie publique faisait passer devant nous les chaudes émotions. Aujourd'hui elle charrie des glaces—comme la Seine !

AVIS À NOS ABONNÉS

Vu la bonne volonté que nous remarquons chez nos abonnés, nous avons jugé à propos de prolonger d'un mois le délai accordé à ceux qui nous doivent des arrérages. Ainsi, nous donnerons la prime et nous ne demanderons que \$3 par année à ceux qui nous paieront ce qu'ils doivent dans le mois de janvier.

AVIS PUBLIC

Les soussignés ont l'honneur d'informer leurs pratiques et le public en général, qu'ils viennent de faire une nouvelle réduction sur leurs prix à cause de la grande quantité de marchandises d'automne qui leur reste et qu'ils ne veulent pas s'exposer à garder jusqu'au printemps. Belle occasion pour ceux qui sont en retard avec leurs emplettes ; ou encore ceux qui se proposent de faire des cadeaux du jour de l'an.

Les soussignés prennent de plus occasion de dire que si, comme certains marchands, ils ne font pas de petits présents de valeur, insignifiantes, c'est qu'ils considèrent que leurs prix uniformément plus bas qu'ailleurs présentent plus d'avantages à l'acheteur qui, chez eux, n'est pas exposé à payer ses présents bien chers en se faisant pincer sur d'autres marchandises.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boulevards, Montréal.